

La solitude des orphelins

La France compte 800 000 orphelins de moins de 25 ans.

À l'occasion de la publication d'une vaste enquête qui leur est consacrée, plusieurs ont accepté de nous raconter leur parcours.

C'est un drame de toujours et pourtant mal connu. La France compte aujourd'hui 800 000 orphelins de moins de 25 ans. Ils ont perdu soit un de leurs parents soit les deux. Malgré leur nombre conséquent, ces jeunes sont pourtant souvent oubliés. Gommés des statistiques et incorporés par l'Insee à la catégorie très hétéroclite des « familles monoparentales », peu étudiés par les sciences humaines, ils semblent appartenir à un autre temps. Celui où l'on parlait encore de la mort.

Ayant surmonté l'épreuve la plus terrifiante aux yeux des enfants – la perte d'un parent – les orphelins peuplent pour autant leur imaginaire. De la saga *Harry Potter* aux innombrables films d'animation dont ils sont les héros (*lire La Croix du 25 octobre 2016*).

Les adultes, eux, restent démunis. Même l'école a du mal à les entourer. C'est le constat que dresse une vaste enquête publiée en fin de semaine dernière par l'organisme de prévoyance Ocirp (*lire page suivante*). Pourtant, les attentes des orphelins sont réelles. Témoignages.

« Personne ne m'a rien dit »

Manon, 23 ans

« Mon papa est décédé d'un AVC quand j'avais 17 ans. J'étais alors élève en classe de seconde. Son décès est arrivé pendant les vacances de Pâques si bien que quand je suis rentrée au lycée, ma vie avait basculé. Tout le monde le savait car ma mère avait prévenu l'établissement. Néanmoins, personne ne m'a rien dit. Dans les couloirs, on me regardait avec pitié mais sans me parler. C'était insupportable. Les professeurs n'ont rien dit non plus, et je n'ai même pas rencontré l'infirmière scolaire. Je regrettais cette indifférence et, en même temps, je ne voulais surtout pas devenir "la-petite-orpheline-que-tout-le-monde-plaint". Donc je ne montrais rien.



Les enfants confrontés à la perte d'un parent se sentent très souvent isolés. Alexa Brunet / Transit / Pictoretank

Mes résultats scolaires se sont effondrés et j'ai redoublé. Je n'arrivais plus à apprendre. J'avais perdu toute confiance en moi et je ne me sentais pas capable de réussir. Pendant ma deuxième seconde, j'ai repris pied, grâce notamment aux encouragements de ma maman et de ma meilleure amie. Je suis aujourd'hui étudiante en master de psychologie. J'ai choisi d'exercer un métier humain. Ce choix est sans doute une façon pour moi de mettre mes pas dans ceux de mon père puisqu'il était éducateur de jeunes enfants. »

« Chacune d'entre nous a vécu son deuil à sa manière »

Sixtine, 24 ans

« J'ai perdu mon père quand j'avais 10 ans. Nous étions au ski et il a fait une rupture d'anévrisme. Nous sommes donc rentrées à la maison à quatre : ma mère, moi et mes deux sœurs.

J'étais vraiment fan de mon père et j'ai eu beaucoup de mal à accepter son décès. Vers 13 ou 14 ans encore, je pleurais tout le temps. Pourtant, je dois dire que j'ai été très soutenue. Quand je suis retournée à l'école, par exemple, je me souviens que tous les enfants ont voulu jouer avec moi. L'école a même trouvé un travail d'assistante maternelle à maman qui était jusqu'alors mère au foyer. Les amis ont été là aussi. L'Église était pleine le jour des obsèques de mon père. Maman n'a pas cuisiné pendant des semaines car ses copines se sont relayées pour déposer des petits plats.

Pourtant, malgré toute cette chaleur, chacune d'entre nous a vécu son deuil à sa manière. Comme je parlais beaucoup, j'abordais facilement le sujet avec mes copines. À l'inverse, ma sœur aînée s'est refermée comme une huître. Je ne parlais pas de papa à la maison car je savais que maman allait pleurer et cela me faisait trop mal de la voir comme ça. Il est d'ailleurs très récent que nous puissions parler de lui en famille sans être trop tristes. Tout cela a pris énormément de temps.

Aujourd'hui, j'ai grandi. Je travaille désormais dans un service hospitalier de pédiatrie. Dans

La parole rare des orphelins

« Il existe des réseaux sociaux et des forums sur tout et n'importe quoi mais pas sur ce sujet. Il y a trop de pudeur. »



« On nous a tellement appris à nous taire qu'il reste très difficile de nous exprimer », explique Florence, qui a perdu sa mère à l'âge de 3 ans. Stéphanie Tetu / Picturertank

Suite de la page 13.

●●● l'exercice de mon métier, on me remercie pour ma douceur, ma patience et je crois que cela vient de mon expérience personnelle du deuil. Trois enfants sont morts pendant mes sept premiers mois dans ce service. Il est toujours très compliqué d'accepter la mort d'un enfant mais je suis peut-être un peu moins mal à l'aise que d'autres face à la douleur des familles. Je la comprends en profondeur. »

« Vivre avec cette absence a eu des conséquences très importantes »

Florence Valet, 45 ans (1)

« Je fais partie des vieux orphelins, puisque j'ai 45 ans, mais j'ai aussi été une très jeune orpheline, puisque j'ai perdu ma mère à 3 ans. Cela signifie que je n'ai même pas de souvenirs d'elle. Je ne connais ni son odeur, ni le son de sa voix par exemple.

Quand elle est décédée, personne n'a osé me le dire. Je l'ai donc attendue. On me disait qu'elle était partie se reposer, qu'elle reviendrait plus tard. Cela me terrifiait. Comment avais-je pu être méchante au point qu'elle m'évite autant ? Deux

ans plus tard, ma grand-mère a fini par me dire que je ne la reverrais plus. Je me souviens que je suis partie en criant mais qu'au fond de moi j'étais soulagée. Il y a quelques années seulement, ma marraine m'a parlé de ma mère. Grâce à ses mots, je l'ai vu revivre. Enfin !

Vivre avec cette absence a eu des conséquences très importantes jusque dans ma vie d'adulte. J'ai été très angoissée pendant mes grossesses par exemple. Et j'ai élevé mes enfants en maman poule. Ils ont 16 et 20 ans aujourd'hui. Pourtant, ma fille me dit parfois qu'elle a peur de me perdre. Cela peu paraître bête venant de quelqu'un de mon âge mais je ressens encore un manque. Et il m'arrive d'envier les femmes de mon âge qui font les magasins avec leur mère et qui rient avec elle, quand j'en croise au détour d'un rayon.

J'ai pensé que, sur Internet, je pourrais trouver un espace d'échanges. Il existe des réseaux sociaux et des forums sur tout et n'importe quoi mais pas sur ce sujet. Il y a trop de pudeur. Et on nous a tellement appris à nous taire qu'il reste très difficile de nous exprimer. »

Recueilli par Emmanuelle Lucas

(1) Auteur de *Renaître orphelin, Chronique sociale, 2010.*

repères

Une association interpelle les candidats à l'élection présidentielle

La Fédération des conjoints survivants (Favec) est une association à but non lucratif qui défend les droits des conjoints survivants et parents d'orphelins. En vue de la présidentielle, elle présente plusieurs revendications aux candidats.

Pour les veufs et veuves, la Favec demande un relèvement du taux des pensions de réversion, un nouveau calcul des allocations veuvage, ainsi qu'une meilleure « justice fiscale ».

Pour les orphelins, elle demande la création d'une allocation spécifique différente du soutien familial actuel, calculé en fonction des ressources. Son montant maximal s'élève à seulement 104,75 € pour les jeunes ayant perdu un parent, à 153,58 € pour ceux qui ont perdu leurs deux parents.

L'école tâtonne face à un drame fréquent

— Un élève par classe serait orphelin, deux par classe au lycée. Pourtant, les enseignants restent peu préparés à les accueillir.

« J'avoue que nous tâtonnons », explique ce directeur d'école primaire de l'enseignement catholique. Dans son établissement, une petite élève de CM1 vient de perdre son papa. Quatre institutrices ont assisté à la messe d'enterrement, ainsi que des élèves, le parent correspondant et la catéchiste de la classe, et jusqu'aux divers membres de la direction du groupe scolaire. Un geste très apprécié. « Nous allons maintenant accompagner cette élève dans la durée, même si nous ne savons pas très bien comment nous y prendre », avoue encore ce directeur.

En pareil cas, dans l'enseignement public, chaque établissement bénéficie de l'aide d'un psychologue, explique de son côté Christine Jarrige, psychologue de l'éducation nationale. « Nous avons un rôle de soutien des jeunes en souffrance comme des professeurs désemparés. » Pour autant, cette aide n'intervient qu'au cas par cas, quand des difficultés particulières sont repérées par le professeur principal notamment. Seuls sont épaulés les plus fragiles, sans protocoles préétablis là non plus. Malgré sa bonne volonté, l'éducation nationale reste donc largement démunie face au drame des orphelins. Ce constat ressort aussi d'une vaste enquête menée par la fondation Ocirp, organisme de prévoyance, en partenariat avec l'Ifop, auprès de 1 083 personnes devenues orphelines au cours de leur scolarité et de 940 professionnels de l'éducation.

Quand est-il souhaitable que l'enfant retourne à l'école ? Les professeurs doivent-ils en parler ouvertement aux autres élèves ? Comment exprimer sa compassion ? L'enquête montre la nécessité d'une réflexion globale sur la question qui touche en moyenne un élève par classe en moyenne, et même deux au lycée, note l'Ocirp.

Ainsi, 94 % des enseignants interrogés estiment être sensibles et attentifs à la situation d'un élève orphelin mais 62 % pensent aussi ne pas avoir la formation requise pour y répondre au mieux. Du coup, 85 % d'entre eux plébiscitent l'idée d'un guide des bonnes pratiques.

Les orphelins interrogés expriment le profond désarroi scolaire ressenti quand ils ont perdu leur parent et les attentes paradoxales qu'ils ont vis-à-vis de l'école. Ainsi, 73 % estiment être revenus rapidement après le décès de leur parent et 66 % se sont sentis différents des autres lors de ce retour. 31 % d'entre eux ne souhaitaient pas en parler et 30 % ne voulaient pas qu'on leur

« Lorsqu'un enfant ou un adolescent devient orphelin, il n'a pas envie d'être surexposé au regard des autres. Il peut avoir besoin de se confier, sans que sa situation ne devienne le sujet de la cour de récré. »

en parle. Près de six sur dix (59 %) ont fait comme si de rien n'était. « Lorsqu'un enfant ou un adolescent devient orphelin, il n'a pas envie d'être surexposé au regard des autres. Il peut avoir besoin de se confier, sans que sa situation ne devienne le sujet de la cour de récré », analyse le pédopsychiatre Patrick Ben Soussan, expert invité par l'Ocirp.

La mort d'un parent est par ailleurs lourde de conséquences sur les résultats scolaires. Ainsi, 77 % des élèves orphelins indiquent au moins un impact négatif sur leur scolarité. Beaucoup ressentent des difficultés de concentration (38 %), ainsi que des difficultés à apprendre de nouvelles leçons et faire leurs devoirs (34 %).

Emmanuelle Lucas